

## Cahier spécial Pierre Dudan

Pierre Dudan, chanteur, né en 1916 en Russie encore tsariste, décédé il y a quelque dix ou quinze ans, est fils de Camille Dudan et de Hélène, née Charmanoff.

Petit-fils de Henri Dudan, celui-ci ayant épousé Lydie, fille de Jules-Jérémie Rochat, premier du nom, instituteur et syndic de la commune du Lieu, il est donc en quelque sort un peu originaire de notre village des Charbonnières. Et comme il a vécu non loin de celui-ci, dans les forêts qui le dominent, un Noël digne de ses meilleurs souvenirs, il mérite bien la place que nous lui faisons ici, dans ce cahier supplémentaire et central.

Un Noël tellement particulier, tellement magique, qu'il aura l'occasion d'en parler deux fois au moins dans son oeuvre littéraire. Dans deux ouvrages qui sont, à notre avis, les meilleurs qu'il ait écrits.

Le premier: "La peur gigantesque de Monsieur Médiocre", parut en 1947 aux Editions du Livre, Monte-Carlo, et fut illustré par le grand, le prolifique, l'incroyable Dubout.

Il est bien oublié certes aujourd'hui, mais quels autres ouvrages, dites-le moi, sortis de même en 1947, ont-ils encore droit à d'actuelles rééditions ? Tout passe, tout lasse, et rien de ce que l'on peut dire ou écrire, si bon cela soit-il, ne peut résister au temps et à son imparable usure.

C'est une histoire folle mais plaisante, remarquablement écrite, et pleine de vérités essentielles sur la vie médiocre de la plupart des humains que nous sommes . Une

oeuvre de plus pleine de sensibilité.

Pierre Dudan a 31 ans. Le Noël qu'il a vécu jeune homme aux Charbonnières en compagnie de la jeune fille qui aurait du devenir normalement la "femme de sa vie", il ne l'a pas oublié et nous le propose ici dans sa version romancée.

30 ans plus tard, écrivant sa biographie, il revient sur cet épisode marquant qu'il portera à jamais en lui. Celle fois-ci ils nous le livre tel quel, sans fioritures, juste avec la déformation inévitable que le temps a pu lui faire subir.

Nous souvenant tout à coup qu'en notre bon vieux Premier Livre figurait de même une histoire de Noël, nous nous sommes penché à nouveau sur ce manuel émouvant duquel en somme nous n'avons rien oublié non plus. Nous avons cru bon d'en extraire ce texte que nous lisions alors et qui nous rappelait de manière presque exacte la fête que nous pouvions vivre à la maison, dans la présence chaude et rassurante de l'arbre de Noël et de nos parents. Heureux temps que l'enfance. Il ne lui aura manqué pour être parfait que quelques années de plus!

Pour l'heure... place à Dudan. Celui-ci n'aura pas écrit que des choses aussi douces. Ces pages lui feront pardonner beaucoup, si bien entendu, où qu'il soit il lui prenne l'envie de feuilleter ces pages, et qu'il ait vraiment besoin de notre pardon! Lui dont la joie suprême était justement de pourfendre ses plus sûrs ennemis, ces communistes qui avaient tué le pays de sa mère, et avaient condamné ses grands-parents maternels de faim et de misère.

**Pierre DUDAN**

ne nous en voudra très certainement pas de reprendre dans son ouvrage :

# TROUS DE MÉMOIRE

paru aux Editions France-Empire, son Noël des Charbonnières, pp. 59 à 61.

Mon Bon Dieu, pourquoi m'avoir amputé d'elle ? Je T'avais pourtant mis dans le coup ! Souviens-Toi de notre Noël, il y a quelques mois à peine... J'avais organisé une cérémonie de mon crû. Aux Charbonnières, village natal de mon père, je m'étais rendu avec mon Moineau. La neige était abondante et poudreuse, scintillante de cristaux immaculés. J'avais emporté avec moi mon gramophone à ressort et des disques de Carroll Gibbons ; une boîte de bougies et des allumettes. Chandail, blouson, pantalons-fuseaux et bottes de ski, nous étions harnachés pour affronter la plus émouvante nuit d'hiver de l'année.

Nos skis nous ont hissés jusqu'à la lisière des hauts sapins. La nuit était tombée très tôt. Nous étions absolument seuls à cette heure et à cet endroit-là. Il fallait être fou ou saoul, ou amoureux-saoul-fou pour se trouver seuls à deux en pleine obscurité en un endroit aussi

sauvage. Nous étions tout cela : saouls d'aimer follement notre amour. Et nous allions prier pour lui. Nous allions fêter notre Noël à nous. A nous seuls.

Laissant aux bourgeois pantouflards le soin d'acheter au marché un sapin amputé de son pied et de ses racines, de l'emprisonner dans un appartement surchauffé, de l'asphyxier de guirlandes, nous allions nous choisir dans l'obscurité de la forêt, un sapineau dodu.

Ce sapineau-là, nous l'avons découvert avec un léger gémississement de plaisir. C'était bien lui ! Ses jeunes branches ployaient un peu sous l'épaisse couche de neige vierge.

Dans cette neige, nous avons planté 17 bougies. Nous les avons allumées. J'ai remonté le petit gramophone. Carroll Gibbons a joué pour nous seuls « Continental »...

Longtemps nous sommes restés enlacés dans l'édrédon de neige, au pied du sapineau illuminé. La nuit a retenu son souffle pour ne point troubler les flammes. Dans le halo de lumière douce, nous étions un îlot d'amour qui prie. Pour que le Bon Dieu — Toi, mon si Bon Dieu — ait l'infinie bonté de bénir et de protéger notre ferveur d'aimer, de nous aimer...

O Bon Dieu des dix-sept ans perdus en ce Noël de 1933, Tu souriais de notre aveuglement dérisoire. Tu savais ce qui couvait au cœur de Touschk, ce qui devait déchirer le cœur de Trousch. Tu nous as laissé le temps de le découvrir par nous-mêmes. Nos prières malhabiles n'y ont rien changé. Quand Tu décides de bénir une union, c'est qu'elle en vaut vraiment la peine. Dans le cas contraire, Tu détournes Ton regard des bougies les plus innocentes. Elles finissent fatalement par fondre et se figer dans les cristaux de neige.



Pierre Dudan, 1916-1984.

## Le Noël d'un troubadour<sup>1</sup>

Dehors, la neige tombe. Elle tombe sur les sapins. Elle tombe sur la neige des sapins, sur la neige du toit, sur la neige devant le chalet, sur la neige derrière le chalet, sur la neige des montagnes, sur la neige des vallées, sur la neige des plaines, sur la neige de la terre toute entière, la terre qui accueille un nouveau hiver avec calme, avec confiance. La neige fond dans l'eau des rivières, dans l'eau des lacs. La neige neige et recommence à neiger sur de la neige encore...

Il neige dans la nuit et Eugène n'a plus peur des choses. Il sent vivre et vibrer son âme, à chaque instant renouvelée.

Il sait qu'il passera ainsi tout l'hiver.

Il sait qu'au printemps, il s'en ira à la rencontre du soleil et des fleurs.

Il sait que lorsque l'été éclatera sur la mer lumineuse, il plongera son corps hâlé dans l'iode et le sel de l'eau riche.

Il sait que bientôt, il aura mérité à son tour sa mort merveilleuse, après avoir assumé la part de souffrance de millions d'autres hommes, en plus de la sienne.

Et la nostalgie des espaces infinis le reprend. Son œil se perd dans le jeu des flammes et son cœur, doucement, prie.

Il prie en se donnant au vouloir divin, en toute humilité, en toute simplicité.

Il ne parle pas sa prière. Il la respire.

Sa prière, c'est le rythme de son sang, le rythme de son souffle.

Dehors, la neige tombe, et doucement, Dieu lui pardonne à lui, Eugène Martin.

Dieu l'entend. Dieu l'écoute. Dieu l'admet.

Le feu chante et la neige tombe. La neige bénit la terre et la terre s'endort...

---

<sup>1</sup> Texte tiré de l'ouvrage : Pierre Dudan, La peur gigantesque de Monsieur Médiocre, Editions du Livre Monte-Carlo, 1947, pp. 158 à 163. Illustrations de Dubout.

Cette nuit-là, Eugène Martin dormira d'un sommeil profond, avant-goût de la mort, de la mort qu'il espère et qu'il est en train de mériter.

Le lendemain matin, il est réveillé par le soleil qui danse sur les carreaux embués de la fenêtre.

Dans la cheminée, des braises attendent de se remarier à un feu.

Eugène saute à bas du lit, s'habille rapidement et sort.

Dehors, il reste immobile, émerveillé.

Le cirque des montagnes, le secret des vallées, tout ça étincelle au soleil. Tout ça éclate de bonheur dans le ciel bleu. Et tout ça vibre de lumière.

Eugène murmure : « Merci mon Dieu, d'avoir permis ça une fois encore... »

Un souvenir s'empare de lui. Il pense aux arbres de Noël de son enfance.

Il pense à la joie des bougies allumées, à l'ambiance de mystère, enveloppante, qui planait sur ces Noël perdus.

Alors, il décide que, ce soir-là, il aura aussi son arbre de Noël à lui.

Il s'en va chercher dans le chalet une boîte de petites bougies rouges, quelques provisions, une bouteille d'eau-de-vie, et prend le chemin de la montagne.

Il avance d'un pas lent et régulier, brassant la neige poudreuse, dont les cristaux font danser des gouttes de soleil.

Ses pieds enfoncent dans la neige et la neige craque sourdement. Le soleil et le froid font flamber la peau de son visage. Il sent en lui une force contenue, un calme, une maîtrise.

A mesure qu'il s'élève, le paysage grandit, jusqu'à devenir un horizon infini de sommets blancs jouant au miracle avec le soleil.

L'idée d'éternité hante Eugène.



Il pense : « Aujourd'hui, c'est mon Noël, c'est mon dernier Noël de vie, mon dernier Noël sur cette terre déserte. »

Et le Bon Dieu (qui l'entend) le regarde avec ses cristaux de neige, avec le bleu du ciel. Le Bon Dieu le comprend et lui chante son silence. Son silence peuplé de soleil.

Le Bon Dieu... non, ce n'est plus le vieillard digne, en chemise de nuit

Ce n'est plus le grand-papa bonasse, oisif et pacifique. Ce n'est plus un Bon Dieu déguisé en fantoche humain. Non, Dieu, c'est l'immensité elle-même. C'est la grande Présence qui envahit, qui pénètre, qui décide, qui bénit.

Dieu, c'est le fait d'être, le fait de remercier, le fait d'être heureux d'avoir remercié.

Dieu, c'est la vibration multiple et totale. Dieu défie les mots, déjoue les définitions.

Une fois la nuit venue, après le jeu des couleurs violentes et dégradées, au crépuscule, Martin cherche dans la forêt pesante

de neige, le sapin le plus mignon, le plus dodu, le plus attendrissant.

Il le trouve après avoir cherché minutieusement, comparé avec calme, avec conscience, au feu scrutateur de sa lampe de poche.

Les étoiles s'allument au ciel, veilleuses de rêve, veilleuses de miracle.

Eugène les regarde religieusement, avec une douceur infinie, puis s'occupe à nouveau de son sapin.

Il plante les petites bougies dans la neige arrondie des branches, à une égale distance les unes des autres. Puis les allume avec des gestes caressants.

Aussitôt se forme le halo de lumière bénie qui isole du monde. Nid de clarté douce dans le mur de la nuit. Etoiles dans le ciel. Etoiles sur la terre. Etoiles dans le cœur.

Le vent léger joue une musique subtile dans la neige des hauts sapins.

De temps en temps, un paquet de neige se détache et tombe mollement sur de la neige encore... plus bas.

Eugène Martin, assis devant le plus bel arbre de Noël de sa vie, rêve.

Il rêve de son enfance. Il revoit sa mère.

Jamais encore il ne l'a aimée autant. Jamais il ne l'a sentie si proche de lui. Sa mère, au cœur simple, tendre, dévouée, affairée, qui entrait dans la chambre avec un sourire si bon... Elle tenait dans les mains un gâteau savoureux, encore fumant... Les cadeaux... le camion de bois rogte qu'il recevait en criant de joie et en dansant autour de la chambre... La petite poésie qu'il récitait... sa mère qui essuyait une larme furtive... Sa mère qui lui bordait son petit lit avec tant d'amour... Son baiser qui calmait ses nerfs et lui ouvrait le monde des rêves.

Des cloches sonnent dans sa mémoire. Toutes les églises du monde sont en fête. Des chants... des chants encore... une joie pure dans l'air...

Eugène pense à sa mère encore, et dit : « Est-il possible que je l'aie si mal aimée ? ... Comme elle était près du Bon Dieu... Comme je me réjouis de la retrouver, de mêler mon âme à la sienne... »

Les bougies brûlent doucement. Le halo de lumière se peuple de souvenirs.

Martin revoit sa vie fade, sans joie vraie, sans souci profond, sa vie stupide, vouée au néant. Sa vie privée de sens.

Sa Dorothee, sa brave Dorothee lui apparaît un instant comme une âme pacifique et aveugle... Il murmure : « Brave Dorothee, au cœur si mou, toi aussi, le Bon Dieu t'aime, toi aussi, toi aussi, je te retrouverai après mon long voyage tragique, mon long voyage voulu par Dieu... Peut-être aussi, que comme une ombre soumise et vague dans le sillage de ton âme servile et pure de Louky promènera son odeur de chien... son odeur de chien qui cherche, qu'on siffle et qui obéit... »

Et il ajoute : « Oui, mon Dieu, c'est mon plus beau Noël, les plus belles cloches chantent dans mon cœur. Ma solitude ne me pèse plus. Ma solitude, c'est un peu de ta force, que tu m'as prêtée. J'entends ta présence dans le rythme de son sang. Je l'entends bourdonner dans mes oreilles. J'entends ta voix dans le murmure des hauts sapins, dans le silence de la neige, dans le rythme éternel du monde en marche... »

Les bougies s'éteignent les unes après les autres.

L'obscurité mangea la dernière petite lueur dansante.

Martin frissonna légèrement, se leva, remercia encore les étoiles de leur présence familière, et reprit le chemin de son lit.

Avant de se coucher, il alluma un feu magistral, dans la cheminée, fit jouer trois disques qu'il aimait particulièrement, relut lentement trois poèmes très courts et très condensés.

Le Bon Dieu borda son lit, comme autrefois le fit sa mère, et ses rêves , cette nuit-là, furent des rêves d'enfant.

